

Rip 607p

AUREL

Les Françaises

devant

l'Opinion masculine



PARIS
ÉDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, ÉDITEUR
7, Rue de l'Éperon, 7

MCMXXII

607p

RTp

Bibliothèque Maison de l'Orient



129551

Prix : 1 fr. 25

LES FRANÇAISES
DEVANT L'OPINION MASCULINE

*Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.*

Copyright by Chiberre 1922.

RTA 607p

AUREL

—

Les Françaises

devant

l'Opinion masculine



PARIS

ÉDITIONS SANSOT

R. CHIBERRE, ÉDITEUR

7, Rue de l'Eperon, 7

—
MCMXXII

DU MÊME AUTEUR

- Sans halte.** Éditions de " La Plume ".
- Les Jeux de la Flamme**, roman. Éditions du " Mercure de France " (1906).
- Comment les femmes deviennent écrivains.** Éditions du " Censeur " (1907).
- Jean Lorrain sur la Riviéra** (en collab. avec Georges Normandy). Bibliothèque Générale d'Édition.
- Pour en finir avec l'Amant**, dialogues scéniques. Éditions du " Mercure de France " (1908).
- Voici la Femme**, essais. E. Sansot éditeur (1909).
- Jean Dolent**, étude. Éditions du " Mercure de France " (1911).
- Le Couple**, essais d'entente. E. Figuière. éditeur (1911).
- La Semaine d'amour**, pensées. Éditions du " Mercure de France " (1913).
- La nouvelle conscience de l'Homme et de la Femme**, étude. Éditions du "Thyrse", à Bruxelles (1914).
- Les Saisons de la Mort** (le roman de la Mort). E. Figuière, éditeur (1916).
- Rodin devant la Femme**, essai. Éditions de la " Maison du Livre " (1919).
- Le Commandement d'amour dans l'Art après la Guerre**, étude. Éditions du Carmel, à Genève (1917).
- Simplicité féminine, au secours!** manifeste. Chiberre, éditeur (1921).
-

LES FRANÇAISES

DEVANT L'OPINION MASCULINE

Quel crime a donc commis la Française, cet élément de si grand bon sens aux bonnes vertus carrées, à la prudence, aux prévisions de lynx, pour que la Droite, à la Chambre, puisse dire : « Dans la poussée socialiste la femme est plus terrible que l'homme. » Passionnée de naissance, c'est le bolchevik-né ? Qu'avons-nous fait à l'homme de la gauche pour qu'il ose penser : si la femme vote, c'est le curé qui vote.

Je n'abaisserai pas la Française à répondre par la discipline de fer qu'elle sut subir aux usines, aux hôpitaux ; je ne l'abaisserai pas non plus à répondre par le rire immense qui nous monte à la gorge quand nous constatons qu'il y a encore des gens pour croire que la plus dindonesque paysanne se laisse encore mener par son curé ! Affranchie insolente comme est l'humble fille de ferme, je voudrais bien voir où est la commère, la fermière qui se laisseraient au confessionnal souffler un conseil politique. Qu'on me montre un prêtre capable de le faire et moi, chrétienne, je le dénonce à l'évêque.

Je ne répondrai rien. Je chercherai seulement avec vous en quoi ce mal est notre ouvrage, en quoi nous en sommes responsables, pour diminuer, s'il se pouvait, le grand malheur si absurde et si faux de voir l'homme d'État douter de la Française tandis que l'Europe mâle salue en elle le type féminin le plus évolué. Non, la femme, n'eût pas laissé la France aguirer le bourreau, non elle ne l'eût pas laissée, par une indécente faiblesse, tendre le cou à la guerre exécrée.

Je trouvais, ce matin, une vieille grammaire où à, seize ans, j'avais écrit : ah ! que je vive assez pour faire penser mieux des pauvres femmes fières. Les enfants ne se trompent pas. Ils volent à ce qui manque.

Si je n'ai pas menti à l'idéal de mes seize ans, donc à ma vocation, si je n'ai pas erré, si je n'ai toujours foncé droit vers mon but : hausser la femme dans l'opinion générale, pensez-vous que c'était du luxe ? C'est que la méfiance envers mon sexe, iniquité féroce, devait se payer par des rivières de sang.

Pensez-vous que la femme, ménagère des chances, vivant dans l'avenir, cheville de l'épargne et de la prévoyance, vivante *Kassandra* par ses pressentiments, vrai tigre embusqué pour défendre sa nichée, pensez-vous que la femme, que la mère, si elle avait eu voix à la Défense aurait laissé, par exemple nos frontières

ouvertes après l'alerte de 1912 et Lille découverte quand l'ennemi se rua, lorsque avec 300.000 francs de fil de fer on aurait pu défendre Lille? Non, Messieurs, cela c'est anti-féminin; la femme c'est avant tout la vigie.

Jamais l'opinion générale n'a tenu les femmes si bas. A l'heure où jamais la femme ne fut si sûre, où jamais la mère ne fit d'hommes si forts, essayez donc d'imaginer un rôle historique à la femme, ou même un rôle de conseiller politique: vous verrez aussitôt un sourire d'office larbiner sur tous les visages. Pour parler de la femme on fait le galantin, on fait le plaisantin, on met tous les fleurons de l'esprit « Vieux Monsieur », on fait le ouistiti, mais on ne fait plus l'homme, celui qui défend la mère, c'est-à-dire la race.

Où sommes-nous tombées, dans l'opinion, mesdames, nous qui méritons autant que jamais l'influence, pour que le geste de Louis XIV, qui consultait Madame de Maintenon en plein conseil des Ministres, ne soit plus possible à l'homme aujourd'hui?

« Vous êtes ma solidité », disait à Madame de Maintenon le Roi. Nous sommes toujours la solidité de l'homme, mais il ne le sait plus. Pourquoi?

Je crains bien que ce soit le fait d'une faute microscopique. Car on ne meurt que des infimements petits. Je vous le dirai tout à l'heure.

Le sang des hommes a cessé de couler. Mais

faute d'un sort pour les mères, faute de consulter les grandes femmes, c'est à dire les mères et celles qui travaillent (la maternité, le travail enseignent tout) la rivière de sang des nouveaux-nés coule toujours. La mère seule, sans statut politique, donc sans abri contre la loi de l'homme, *n'ose plus laisser naître son enfant.*

De l'homicide national par inertie je rends responsable et les hommes et les femmes. J'en accuse les hommes qui n'ont pas su prendre l'avis des femmes pures ; j'en accuse les femmes qui ne se sont pas dit : « Puisque l'homme n'a pas pu, dans les lois, faire ce que je peux, ah ça, mais je tue tous ces enfants que je ne sauve pas ! » Depuis quand un sexe peut-il remplacer l'autre ? Que la femme soit informée des lois, qu'elle soit écoutée, qu'elle se fasse un apostolat d'informer celles dont le travail dévore toutes les heures et ces enfants vivront. Faute de quoi donc meurent-ils ? De notre zèle à connaître le récent effort pour les mères, faute de notre action pour l'étendre à toute la France, faute de notre ardeur à prévenir les femmes que leur enfant sera toujours bien accueilli.

Savez-vous par exemple qu'il y a encore des gens pour réclamer le tour, afin de ménager, croient-ils, la pudeur des jeunes femmes qui ont conçu sans mariage. Pudeur à mon avis bien désuète, mais passons. Ces bonnes âmes ne savent même pas que le tour existe. — Ah ça, comment ?

direz-vous. — Mais en plein ! Le tour existe, il fonctionne, un tour perfectionné, souple, moderne et plein de tact. — Expliquez-vous ! — Voici : une pauvre fille accouche-t-elle au sixième étage, sans aucun moyen, croit-elle, pour élever son enfant (cette croyance aussi est à refaire). Attendra-t-elle de pouvoir se tenir debout pour le porter à l'Assistance publique, c'est-à-dire quelques jours pendant lesquels l'enfant mourra faute de soins ? Nullement. Elle écrit à une amie qui va chercher le Commissaire de police. Il vient avec une feuille à remplir, pour constituer un état civil à l'enfant, si par bons conseils il l'obtient de la mère. Veut-elle donner son nom ? Elle le donne. Veut-elle l'incognito ? Elle le garde.

Et ce n'est pas assez de féminisme. Si même elle ne veut pas qu'on puisse la reconnaître, elle peut cacher son visage dans son drap pour répondre au commissaire. Une infirmière vient, prend l'enfant, le porte à l'Assistance. Il est sauvé. *Le tour existe donc*, puisque la femme n'a plus à s'avouer. Mais le tour qui vient sur ses pattes à domicile.

Demandez à Mesureur, si dévoué hier à protéger la natalité, s'il ne remerciait les pauvres diablasses qui n'ont pas le temps d'être des mères de chaque petit Français qu'elle leur apportait.

Dites-le, faites le dire ; ne faites pas du

féminisme à faux, en trouvant des excuses à la femme qui tue, car elle ne tue que faute d'information, faute d'être avertie, représentée. Affichez, publiez partout que pas une pauvre fille n'a plus même un prétexte pour tuer ni surtout pour empêcher de naître son enfant. Jamais vous ne serez trop clairs, trop explicites. Quand je dis à la grande Presse qu'elle devrait chaque jour avoir une rubrique pour informer le peuple, le féminin surtout, de ces mille droits qu'il ignore, nos intellectuels s'écrient : « Ah ! voilà encore les histoires de nourrices ! » Pour eux, la natalité c'est un vieux machin, une scie. Alors on tue et on tuera, tant que la Française n'aura pas le vote pour la faire écouter.

Les pauvresses ne le savent pas, c'est toujours la nuit pour elles. Pourquoi ? parce que les femmes n'ont pas voix au chapitre, parce qu'elles n'ont pas exigé de faire leur devoir. On ne leur a rien dit, rien expliqué. Elles ne savent rien. Elles souffrent, elles tuent. Pourquoi ? Parce que nos élus, nos députés n'ont pas eu besoin d'elles. Ils ne leur ont pas dit. Ils n'ont pas eu à leur dire : J'ai obtenu cela pour vous et j'obtiens ceci. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas eu à leur faire la cour. Ils n'ont pas eu à courtiser le suffrage des femmes. Parce que la requête féminine *sera mise au panier* (je parle au propre), tant que la femme ne sera pas électeur. Et pas un député ne me démentira : C'est eux qui

me l'ont avoué. Faute de vie politique aujourd'hui, tout un sexe est abandonné. Et comme l'un entraîne l'autre, voyez messieurs, voyez mesdames, où nous mènent tout droit vos façons de vous intéresser au vote d'un peu loin.

Moi aussi j'ai souri, jadis, j'ai souri naïvement du féminisme actif. Moi aussi j'ai fait la pintade. Résultat : la femme est une fois de plus, et quelle fois !! rayée de notre histoire. Et la France marche à la mort, faute de donner la vie politique, c'est-à-dire sa part de force, de pouvoir, à la créatrice, à la mère.

Ah ! grand Dieu, ce n'est pas que j'aimerais voter ! Ah ! ce n'est pas que ces beugleries, les réunions publiques, aient de quoi me tenter ! Ah ! quel ennui que l'homme n'ait pas pu nous éviter cette corvée ! Je dis que, pour si rebutant que soit l'ouvrage, il est honteux, mesdames, de ne pas l'assumer.

La vie démocratique est ainsi faite, qu'il faut y être représenté, ou mourir. C'est parce qu'un seul sexe y est représenté que la vie déserte la race. Et si la femme l'oubliait, c'est à l'homme à rappeler la femme à son devoir du vote.

Aussi je vous le dis : chaque fois qu'une pauvre tue son enfant, avant ou après la naissance, aujourd'hui où il manque 450.000 naissances par an, pour que, bientôt, nous ne crevions pas à bout de souffle, à bout d'enfants, comme les Incas, ou les Sioux, nous qui venons

de paraître comme le front du monde, nous qui avons commandé le salut, le reste de la terre étant les bras et nous la tête, chaque fois qu'un fils de notre race illustre est écrasé dans le néant, avant ou après sa naissance, par l'inculture de sa mère, frappez-vous la poitrine : vous êtes responsables, car vous avez un peu tué cet enfant en vous désintéressant du vote féminin.

C'est pourquoi, je vous le crie à vous, bonnes familles, la fausse indifférence des Françaises de la masse est un scandale quant à cette question. Indifférence ? Non. Ne vous y trompez plus. Elles se disent : nos droits d'être pensant, d'être humain, *respectable en soi*, jamais l'homme ne nous les donnera. Toujours il préférera nous voir laissées à son bon plaisir, délicieux si l'homme est juste, à son despotisme, si le personnage est injuste ; alors, pourquoi lutter ? Elles n'espèrent plus. Ce que vous appelez commodément l'indifférence des Françaises, c'est la *coquetterie du désespoir*.

C'est l'Etat qui doit dresser la femme à reprendre l'espoir, à comprendre son rôle. La femme n'a pas à voter par désir. Elle doit *voter par devoir envers l'homme*, puisque la preuve est faite : L'homme a prouvé, en France, que sans un statut inspiré de moitié par la femme, il n'avait pu qu'exterminer la race. A lui de prendre le conseil des mères, il n'est que temps. Quelle civilisation voulez-vous fonder sur un

code qui ne protège que les femmes aimées ? Pouvez-vous les aimer ou les marier toutes ? Non ? Rendez-leur donc leurs droits d'être humains pour qu'elles se débrouillent. Et ne laissez pas devant la plus faible un obstacle cent fois plus lourd que celui que trouve le prolétaire mâle, ou vous seriez de vagues tyranneaux qui périraient de cette phobie particulière à ce régime, *la terreur du salut*.

Comment, quand l'ennemi étale en nos journaux les portraits de ses femmes députées, quand l'Italie, qui était loin d'avoir un féminisme organisé comme le nôtre, quand l'Italie des hommes a rougi de ne pas décerner le vote aux femmes et va le lui donner, comment, quand une élite ardente se consume à obtenir un droit qui ramène aux femmes le respect par la force (j'aurais bien voulu qu'il nous vienne par la grâce ; mais vous avez pu voir qu'il s'en allait plutôt !) tous les moyens sont bons pour nous faire écouter, et lorsque cette élite touche au but, elle ne trouverait pas la nation féminine debout, avec, aux yeux, des larmes d'enthousiasme, les bras tendus pour dire : « Donnez-nous de l'ouvrage ! »

J'entends les femmes répondre : « Où est-il votre ouvrage ? Que pouvons-nous, avant que l'homme nous porte, tout servi, le pouvoir sur un plat ? »

Mais prouver d'abord que nous le prenons

au grave, que nous aspirons à en faire usage pour secourir la vie. Ce que nous pouvons ? Mais cultiver en nous l'esprit de décision, mais éclairer, mais préparer les inconscientes. Les dirigeantes, les puissantes ne pourront rien sans que les femmes-enfants se fanatisent aussi pour les questions vitales de la race. *Le vrai féminisme travaille pour l'enfant.* Mettez cela aussi dans votre catéchisme, car il est resté là-dessus une équivoque.

Ah ! mesdames, tenez-vous bien, car, tout de même, le vote vient sur vous, du Sénat ! MM. Louis Martin, Larère, Andrieux, etc., — et que ceux que j'ignore veuillent bien m'excuser, — veulent l'intégrité de vos droits politiques. Les discussions, ces derniers temps, nous en rapprochent. Elles peuvent les ajourner, elles ne peuvent plus remonter le courant, le grand Midi approche où vous aurez la preuve à faire, attendue par les siècles. S'y dérober serait le pire des lâchages, la plus sombre faillite. Vous ne l'infligerez pas à ce grand peuple, car vous êtes seules à pouvoir organiser la vie.

Donc, mesdames, il s'agit de faire face et de ne pas filer par la tangente en vous cachant derrière l'avis du mari, de l'ami, ni de leur dire : « Ah cà, pour qui dois-je voter ? » Certes, il faut lire l'A. B. C. de l'Instruction civique, Mais l'excellent Paul Bert ne vous apprendra pas à vous faire un Credo, une opinion ensuite,

sur les hommes. Les meilleurs maîtres en responsabilité, ce sont les meilleurs écrivains. Montaigne est excellent, lui qui n'attend de l'homme que ce que lui, Montaigne, peut donner, qui est bien délicieux de bonne vie adroite et bien plantée, mais un peu trop confortable pour moi. Il n'est pas gigantesque, dévoué, ni héroïque, il ne nous fera pas pouvoir de grandes choses, mais il est authentique et ne peut que fonder en nous le sens du réel et détruire tous les germes d'erreur et de rêvaseries propres à ce temps. La vie de tous les grands hommes, *les représentants de l'humanité* d'Émerson peuvent mener un peu plus loin et nous aider aussi à observer, à obtenir des caractères, tout en y obtenant le nôtre. Toute lecture qui, en somme, fait voir clair, Pascal et les moralistes, Vauvenargues et même Machiavel, attisent en nous la faculté, la justesse politiques. Si je dis « même Machiavel », c'est que son art est périmé, depuis que cette guerre-ci vient d'unifier la morale des nations et celle de l'homme. Celle des princes et la diplomatie secrète est enterrée. Il n'y aura pas pour l'État une autre politique que celle qui vous réussit sous votre toit, mesdames, quand vous savez mener ensemble et distribuer le travail et le loisir avec le bon accord entre vos serviteurs, vos employés, vos amis, vos élèves.

Shakespeare, en laissant réagir l'une sur

l'autre, des humanités contrastées forge aussi le sens des responsabilités, quand nous serons affirmées, quand nous aurons choisi un candidat, il s'agira de ne pas en faire un motif de zizanie pour qui, sous notre toit, pense autrement que nous. Avoir chacun son candidat sera dans un ménage comme un hommage réciproque, la preuve de deux esprits dégagés, comme le sceau du couple évolué.

Quant à presser le mouvement, en voici l'une des cent mille raisons : Comment voulez-vous que l'homme assure à la femme toutes les protections contre les blessures de la fatigue et les sévices du travail dans les grands magasins, par exemple, où il n'est soi-disant pas interdit de s'asseoir, mais où il ne ferait pas bon d'être surprise assise ! Comment voulez-vous que l'homme pénètre dans les mille petits et grands drames de la féminité qui nous dépeuplent à fond de train ? L'homme survole tout cela. Il est bien empêché de les connaître, il ne peut pas savoir le point aigu, le degré tortionnaire d'exténuement des femmes qui mène à la stérilité, la race. Nous aurions bien voulu qu'il répare ces maux, les petits maux, qui mènent aux grands, les moins petits aussi ; mais s'il ne l'a pas fait, c'est qu'apparemment il eut autre chose à faire, c'est que le maître de maison ne peut guère sans ridicule porter la jupe, ni être aussi maîtresse de maison dans

l'Etat. Même sous notre toit, s'il savait tout cela, il nous assommerait, ce brave bourdon d'homme ! Il serait tatillon. Ce n'est pas son affaire. C'est celle de qui donc ? Va-t-on l'avouer enfin ? Et vers quoi, s'il vous plaît, irait donc une maison sans femmes, sinon vers la culbute ?

Mais quel mépris je prendrais pour mon sexe, s'il se contentait au pouvoir d'être mère et nourrice du grand corps national ! Les droits de l'esprit sont foulés, l'écrivain y est enchaîné comme un toutou, rebuté de déboires, las de caler partout, d'avoir toujours le pied de quelqu'un quelque part, il ne réagit même plus. Même avec un traité dans les journaux, l'article nécessaire tant soit peu justicier, l'article demandé et livré, sué, peiné ne passe pas, ne passera jamais. Et parfois même il reste sans salaire, affamant les seuls gueux sans espoir : les artistes ; au grand scandale de l'Amérique si correcte en affaires d'art et de lettres.

La femme ne veut plus que l'ange de l'esprit, le saint esprit de France, aille ainsi bafoué par les aigrefins d'art.

La France est marâtre aujourd'hui de son élite ! Que la femme soit le saint Michel de notre art, ou bien je ne la connais plus.

Pas de bon féminisme qui ne soit hoministe.

Nous avons à sauver l'homme de l'homme, aussi, et ce sera la part ailée du grand ouvrage :



nous aimons tant nous croire utile à notre maître !

J'ai bien dit : « notre maître », car jamais il n'est plus le maître de nos sens que quand il nous vient par une émotion d'en haut. C'est par en haut qu'on réconciliera le Couple.

A ces Orientaux de Paris, à ces gens de harem qui répondent quant au vote des femmes : « Laissez-les donc à la maison » ; je demande pourquoi elles y seront moins parce qu'elles voteront une fois tous les quatre ans contre l'alcoolisme, gêneront le trafic des poules et favoriseront les mères ?

Quel risque donc court là le foyer sacro-saint, sinon d'y voir un peu plus souvent le mari ?

L'homme sait bien cela ; le garçon seul résiste pour continuer à pêcher en eau trouble ses privilèges saliques.

La lance en France ne tombe plus en quenouille, car la quenouille a soutenu ferme la lance de 1914 à 18 ! Quand la quenouille a dû même forger la lance, la lance n'a plus à la regarder de haut.

Et surtout que la femme veille à ce que les meilleurs des hommes cessent de se désintéresser du vote ; que la femme rapprenne aux élites masculines la honte qu'il y a à s'abstenir du vote. Sans les hommes de choix, comment pourra-t-on pénétrer d'idéal une démocratie qui, sans eux, s'encrapule et même s'emporcine ?

Donc la femme aura moins encore que l'homme le droit de l'abstention. Elle ne l'aura pas, à moins de filouter la race des milliers de secours, de soins, de sauvetages que l'action maternelle peut seule pour la France.

Or, à cela nos femmes qui y sont disposées ne sont pourtant pas préparées. « Ne t'occupe donc pas », dit l'excellent mari chaque fois qu'elle veut s'informer des rouages de l'administration du ménage qui est le rudiment de celle de l'Etat. Tant pis ! si elle avait été l'intendante en nos classes elle serait demain moins démunie quant à profiter de la vie démocratique, et pour exercer avant tout un contrôle sur le budget de la commune, comme sur la vie chère dont on vous fait un maquis, et pour cause, et que nos grandes ménagères auraient tôt fait de débrouiller. Le bon ouvrier le sait bien, lui qui charge sa femme d'administrer la bourse pour être sûr de ne jamais manquer de rien, et le cercleux mondain qui ne l'en charge pas sait ce que ça lui coûte en bévues monétaires et autres galipettes. La boutiquière restée seule à son comptoir pendant la guerre et qui partout a réussi, a bien dû cultiver du coup, et sans culture préventive, la plus lourde responsabilité. Commençons donc, mesdames, à nous tenir prêtes, à nous mettre en mesure de décider sans trouble ce que nous sommes bien sûres de vouloir.

C'est nos hésitations, c'est notre pouls instable

qu'on a rendu instable à toujours nous conduire, qui fait douter de nous

Mais la discipline qui nous fait émettre plus calmement nos forces est un art. Il s'apprend. On n'est pas seulement ce qu'on est tout de go. On est ce qu'on sera demain si on y tâche. Je n'ai pas dit que nous étions sans torts. Mais je crois que nos torts ne sont que visuels.

La femme artiste fut la première fautive, elle qui, par amour, de la chatterie féminine, crut disgracieux de décider. Par délassement du plus dur des métiers (l'art est un amant bien terrible) elle blotissait sa paresse contre l'épaule de l'ami. Je suis la première à m'en confesser moi qui, si je voyage seule, demande à mon compagnon un guide-âne pour n'avoir pas à penser à l'utile : « Descends à Garavan pour le visa des passeports, écrit-il posément, en 1918; à Vintimille achète ton sandwich. Descends à ... etc. »

C'est ravissant, mesdames, d'être aidée, mais tout de même quand il me faut après cela faire marcher mon bataillon de poètes (et quoi de plus épineux qu'un poète ?) je dois bien retrouver ma volonté. Retrouvons-là plus tôt. Et que l'homme aussi ne s'y trompe plus, qu'il ne donne pas trop dans la croyance à cet enfant dépourvu et frileux qu'est avec lui la femme aimée. Car cette même femme, le jour où elle est seule, s'il le faut, c'est un chef. Que l'homme sache bien

que ce guide-âne, nous le lui demandons par pur plaisir, pour nous prélasser dans sa tendresse, pour nous offrir un instant de faiblesse. (L'homme aime tant à être le plus fort) mais çà une nécessité, à qui donc le ferait-on croire? Ne nous montrons plus si petite fille, ne peut-on charmer en gardant l'autorité de la femme? Ne serait-ce pas cette attitude qui fait que l'homme ne voit en nous que la petite femme, qu'il se méfie de notre sérieux, qu'il hésite à nous confier les affaires. Et cependant, je me suis laissé dire que les grands avocats se trouvent très bien en ce moment de confier aux femmes-avocats sans cause, dont ils font leurs secrétaires, le règlement, par transaction, de cent affaires délicates.

Un conseil que je ne me laisserai pas de donner : pouponnons un peu moins, mesdames, et cela suffira peut-être pour que l'homme salue en nous, non l'égale (je n'ai jamais vu deux vivants égaux) mais l'émule de sa raison, d'une raison plus vitale et plus vaste que celle qu'il peut concevoir tout seul.

Ah! mesdames, ne nous y trompons pas, l'homme est trop occupé, l'amour est trop simpliste, pour discerner la vraie solidité des femmes sous les jeux de la grâce et les moues de l'amoureuse. C'est pourquoi les preuves de la femme pensante seront à faire en dehors du foyer, et en faveur du grand foyer : la Race.

Si la terreur de la femme que montre le Sénat

n'est que simple souleur de vieux messieurs qui se sont tenus, depuis longtemps et pour cause, un peu loin de la femme, ce qui fait qu'ils nous voient, mesdames, en rouge, rassurons ces honnêtes gens et portons-leur de la tisane; si ce sont appréhensions d'homme, éclairons-les. Ne laissons pas passer ce mot, dit naguère par l'excellent sénateur Beauvisage : « Pour moi, dit-il, amener la femme au pouvoir *en ce moment* (1918), mais ce serait le bond dans l'inconnu ! » Quelle de nous ne lui répondrait pas : « Quand nous voyons le peu qu'a donné le connu quant à la situation de l'enfant, de la mère, comment n'être pas pour le bond dans l'inconnu » ?

Mais nos responsabilités consistent en ce moment, à ne pas plaisanter, à ne pas surtout leur paraître plaisanter. Oui, commençons, mesdames, par garantir le sérieux des Françaises. Il serait temps. Oui, mesdames, mes jeunes sœurs, il est temps de jouer autre chose que le petit pagé ou le jeune Daphnis ou la femme sauvage. Cette esthétique a eu son heure. Cette dégaine a fait son temps. Donc, nous en attendons une autre. Je ne demande pas d'avouer nos vertus par l'allure (je sais qu'on n'obtiendra pas ça en France). On a bien trop d'esprit ici pour oser la grande beauté. On cache ça, on le contourne ou on le moque. Coût : le destin dévié d'une nation entière. Tandis qu'avec un

peu plus d'unité entre le geste et l'âme, les italiennes, les suédoises, les américaines, les anglaises, voire même les allemandes, ont subi l'évolution naturelle des peuples et elles ont le vote.

Je demande donc que dans la rue, dans le roman, et sur la scène, la femme ne se fasse plus un drapeau de se montrer pour plaire, la proie de ses nerfs, de ses sens. Car la collègue *n'y croit plus*. Elles ont assez bluffé l'homme avec ce tic. Je demande qu'on sous-entende tout cela, qu'on s'en abstraye une heure, le temps qu'il faut pour refonder la France et consoler les mères, pour ne plus épouvanter le député, le sénateur de bonne foi qui cherchent en leur âme et conscience si la femme de France peut faire un électeur !!

— « Oui, partout, disent-ils couramment, la femme peut voter. En France, je l'ignore, elle est trop désirable », ajouteraient-ils, si on les poussait un peu. Et voilà le grand cri lâché. La grâce infériorise la Française, et pourquoi ? Parce que l'esthétique est fausse et que la mode ment. Elle vous fait, mesdames, jouer l'enfant devant l'homme. Jouez-lui la femme, il vous écoutera. Osez donc ce que vous êtes, et ce sera plus haut, ça sonnera plus juste et ça sera plus fort. Ne vous ratatinez pas pour séduire et l'homme vous consultera.

Nul plus que la Française n'est *au fond*,

responsable. Qu'elle le soit un peu à *la surface*, et l'homme cessera de la craindre. Il s'agit donc d'extérioriser la responsabilité des Françaises. En la montrant, on la cultivera pour la montrer plus belle.

Prenez des volontaires parmi les passionnées de la nouvelle France. Qu'elles puissent entraîner les femmes-enfants à comprendre ce que notre race attend d'elles. Et que la foi d'amour serve la foi sociale.

Politiquement, je vous propose ceci :

De chaque mairie, de chaque école, le dimanche, faites des chapelles de France où, sans arrêt, une par heure, comme on dit une messe à la nation, des parlementaires dévoués, des écrivains, de moralistes ou des femmes, sans nul autre intérêt que celui d'élever civiquement la race, lui apprennent les principes constitutionnels, tracent le catéchisme de l'effort à donner, dessinent nettement l'œuvre des candidats, précisent les phases où en sont les questions vitales, fassent baisser le ton aux intérêts locaux devant l'intérêt général, fassent enfin, refassent notre pudeur civique. Alors vous aurez un dogme démocratique *pour pouvoir l'enseigner*. Et n'oubliez pas, s'il vous plaît, l'acte de foi final en la Patrie.

L'électeur aura tout à gagner à accompagner à ces cours dominicaux la prochaine électrice, lui, à qui vous n'apprenez pas même à voter !!

Ainsi, vous aurez resserré le sentiment en retirant du cabaret l'homme du peuple, le dimanche, en lui offrant le même loisir qu'à sa compagne. Vous aurez donc *servi l'amour par le vote*. Tout ce qu'ils font à deux unit l'homme et la femme. En laissant parler la femme, en la faisant écouter plus patiemment, plus poliment, c'est sentimentalement (je l'affirme contre tous les tremblards) que l'électorat féminin servira le couple. Si je n'en étais pas sûre, comme de Dieu, je lutterais contre le vote féminin.

Pour que nous élevions des femmes et des hommes qui puissent ensuite vous élever le peuple, de qui donc, si ce n'est de la femme, de la mère, voulez-vous que relève le ministère qui nous manque le plus : un ministère d'éducation publique ?

L'heure est venue où le monde, ossifié dans ses vieilles manies, ne peut plus se passer de l'avis de la femme. Qu'elle le plante donc sur le monde ahuri, avec ou sans sourire. La grâce saura bien remonter de l'ardeur !

Rendez à la femme son prestige profond et pathétique. Ne croyez pas tant à son air gamin, venu de la coiffure, air parfois péniblement obtenu. Croyez à l'âme grave, sagace, des Françaises qu'elles vous cachent sous leur frange à la Claudine, ou sous un front trop nu, fêtez leur sérieux pour qu'elles osent s'y vouer sans crainte de déplaire et ne

vous méfiez plus, messieurs, de la beauté, cette preuve d'ordre intérieur et de discipline physique.

Ce qui vit, ce qui triomphe, *ce qui vainc*, dans la paix et même à la guerre se fait, je pense, à deux personnes de sexe différent. Tout le reste est œuvre de pion et périra. A quoi donc, sinon à la mort, peut mener un état unisexuel ? Tant que nous n'aurons pas la loi bisexuée, tant que nous n'aurons pas la loi du couple, tant que le Sénat ne l'aura pas compris, la France sera en état de demi-législation et, je l'ai dit, de sous-législation.

Sans une *politique de la femme*, croyez-vous donc suffire, vous, hommes, mes amis, à arracher le peuple aux voracités de la plèbe ?

Alors quoi, jusqu'à la fin, parmi nos nobles hommes, il ne se lèvera pas un seul chevalier de la femme ? L'honneur, jadis, était de défendre la femme. Et aujourd'hui ?

Pas un ne se lèvera donc pour dire : A quoi réduisez-vous la femme en lui fermant le seul domaine où elle puisse tout : le salut, la santé, la vie, et surtout *l'art d'unir, diplomatie d'amour*, cet art qui est le sien, celui d'interdire à l'amour de comporter la guerre.

Assez, ma France des hommes, de désâmer tes femmes ; d'annuler galamment tes héroïnes. Tu cesseras, ou si tu n'entends pas d'ici, j'irai te le crier, s'il faut, de l'Etranger.

Je le répète, vous êtes responsables de ce qui n'est pas fait. Vous devez nous charger d'abord de dresser la femme-enfant. Il nous faut des caractères féminins, Sans force on ne remettra pas du liant entre les êtres et les groupes. Il est temps ! aggravez le prestige des femmes. Tarez tous les journaux qui ne s'assurent pas une haute influence féminine. Et gaussez-vous, comme il le faut, de nos académies sans femmes, ces pétaudières à vieux garçons.

Vous utilisez les femmes comme manœuvres, c'est le forfait contre la race et la beauté ! Elles ne peuvent plus, ces accablées, être des femmes après l'usine, que par déli. Excusez-vous en donc en les plaçant aussi à des postes moins infernaux. Ce sera moins sadique que de les employer au gros charroi de la gare de Bercy, à pousser chacune un minimum de 450 kilos sur un diable ou 300 kilos sur une travée !

Elles ne sont ni manœuvres, ni chefs, ce sont des seconds merveilleux, des animatrices de chefs, des souffleuses de dons, des éveilleuses de maîtrise.

Pas une décision capitale ne peut être prise sans elles si vous ne voulez pas que sur le corps de France l'ankylose aussitôt paraisse sur un point.

Elles sont pratiques et secoueront le pédantisme de collègue, l'ânerie propre à l'intellectuel pur qui devant le bonenfantisme du réel n'est

plus qu'un maître Aliboron au bonnet d'âne à trois étages.

La femme est manuelle, c'est la sœur des manœuvres. Le peuple est femme car il est spontané, la femme est peuple, le pouls de la femme c'est le pouls de la foule. Y pensez-vous quand vous mécontentez un sexe ?

La femme, elle qui sait parler à tous, est le facteur naturel de la communion entre les classes. Qui de vous a pensé à s'en servir ainsi ? Les gens entre eux sont secs, raides et coriaces, qui donc, sinon la femme, peut remettre entre eux de la souplesse avec l'accent de la douceur, seule philosophie ?

Tous les régimes sont peccables et tous, portent à faux, tous lanternent, pourquoi ? pour avoir désolé un sexe, pour avoir tenté d'écarter la femme, c'est-à-dire l'entrain, l'empressement, le zèle.

Elles sont réalistes, organisantes, elles sont cohésives ; physiologiquement, elles sont continues, en ce pays distrait. Elles sont absolues. Elles sont essentielles, elles sont ce qui manque à notre amateurisme. Elles sont obstinées, tenaces et soudaines.

En ce pays de musards délicieux qui, après le coup de collier retombe à son tran tran et n'en finit jamais de rien, chargez nos consciences de faire aboutir toute affaire qui traîne, alors peut-être verrez-vous que la femme, qui sait

passer au travers de tout, serait un agent merveilleux d'agilité gouvernementale.

Elles sont cette huile qui manque aux roues de la guimbarde de l'Etat. Elles seraient ces liens souples, soyeux artistes entre les facteurs administratifs.

Voulez-vous ausculter notre pouvoir de responsabilité ?

Placez l'élite féminine devant ces affaires enchevêtrées que l'homme fuit pour leur complication, lui, qui ne sait pas toujours diviser sa force, de ces affaires abandonnées sans solution dont le sort est d'être à jamais pendantes. Mettez aux mains de quelques femmes cette part de responsabilité dont l'homme en vos bureaux *n'a pas voulu*. Offrez la plus lourde part à ces femmes et sans compensation d'aucune sorte, ni même honorifique, ni mondaine. Ne leur offrant que de la peine, vous ne retiendrez ainsi que les fanatiques d'une plus jeune France, dérouillée, engagée vers le plus libre effort.

« Pas de zèle » fut la consigne dans vos administrations d'hommes qui sont très exactement au dessous de tout. Laissez entrer avec la conscience, le zèle stoïque et sévère, impliable des grandes femmes.

Si la vie, si la nature, si la santé publique n'ont pas leur place en France, si la conception n'est pas protégée chez nos mères, ces

dieux de la nature, si le jeu de la pensée libre y est gêné par les mercantis de la plume, c'est que la France n'a pas interrogé ses femmes difficiles.

Si l'homme d'État a pris peur des femmes, c'est qu'il n'a su entendre et retenir que la voix de l'autre, de la petite femme, de la femme facile.

Si des sénateurs effarés prennent encore la femme pour le bolchevick-né, s'ils regardent vers Mlle Tutupanpan quand on parle des femmes, au lieu de regarder vers les mères et leurs filles, si l'outrage d'une telle opinion, si notre confusion de n'être pas élue à tracer les tables de la loi de victoire nous égare parfois, c'est qu'on nous arrache notre tâche des mains, c'est qu'on nous attache les bras croisés au poteau d'Inaction morale et nationale devant la Besogne sacrée.

Vous voulez savoir quand nous saurons voter ?
Je vous réponds : Quand nous aurons le vote.

Jetez-nous dans la mer de nos droits politiques. Le plongeon seul, ici, peut apprendre à nager. On nous a plongées dans la guerre, nous avons su voguer sur elle, en tirer notre barque, et nous ne saurions pas nous tirer de la paix ?

La Française aujourd'hui ne peut que s'écrier : « Civiquement, je suis le forçat du chômage, qu'on me donne en hâte la race à repêtrer. Je suis le sans-travail, je suis le hors

la loi qui menace le monde ? Peut-être. Mais pourquoi ? parce qu'on ne me permet pas de le cultiver ! Parce qu'on me dit : « Non les fleurs du champ d'honneur qu'a fait lever le sang de ton frère, au combat, ce n'est pas toi, qui les feras pousser.. »

Assez de vexations mesquines, assez de cruautés de garnements vicieux. Au peuple enfant qui veut marcher, donnez de jeunes gouvernantes ! La république du garçonisme a sauvé le squelette national. Mais comme nous disait une vieille normande qui nous avait refait des joues à son régime : « Ah ! mes enfants ! la chair fait vraiment ben su l'sos » (sur les os). La république du garçonisme a fait ce qu'elle a pu. A la république du couple de remettre sous la peau de la France, du sang, des muscles et la souplesse de l'amour.
